



ROMAN

PHILIPPE CARRESE
Virtuoso ostinato

 *l'aube*

VIRTUOSO OSTINATO

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2014
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0988-4

Philippe Carrese

Virtuoso ostinato
(Le virtuose obstiné)

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Chez le même éditeur :

Enclave, l'Aube poche, 2014

Les Veuves gigognes, 2014

Chez d'autres éditeurs :

Trois jours d'engatse, Fleuve Noir, 1995

Graine de Courge, Florent Massot, 1997

Tue-les, à chaque fois, Fleuve Noir, 1998

Le Successeur, Florent Massot, 1999

Le Bal des Cagoles, Fleuve Noir, 2000 ; rééd. L'Écailler
du Sud, 2012

Flocoon Paradise, Florent Massot, 2001

Conduite accompagnée, Fleuve Noir, 2002

Les Veuves gigognes, Fleuve Noir, 2005

Enclave, Plon, 2009

Marseille, Quartiers sud, Syros (série de 7 romans jeu-
nesse, de 2004 à 2010)

Place aux Huiles, L'Écailler du Sud, 2007 (dessins de
presse)

Prologue

Curieusement décentrés, les mariés trônent au premier rang. Habillée de blanc, elle porte un voile fixé sur un calot en dentelle. Sa robe la couvre jusqu'au bout des souliers. Le marié a enfilé une chemise qui paraît noire sur la photo. Il exhibe un drôle de pantalon d'uniforme, beaucoup trop étroit pour son embonpoint.

Pile derrière la mariée, un homme grand à l'allure volontaire pose avec fierté. L'image est éloquente. Il veille sur la jeune épouse comme un prince attentif. Ces deux-là devaient être amants. Contrairement à tous les hommes adultes alignés, le gaillard ne porte pas de moustaches. À ses côtés, soumise, inexistante, ignorée : une autre femme. Sans doute la sienne, l'officielle. Puis trois garçons qui lui ressemblent à en faire pâlir d'envie n'importe quel copiste sorti des Beaux-Arts. Parqués derrière les chaises des invités du premier rang, les trois frères tentent de prendre le bon créneau pour paraître sur la plaque. Le plus jeune ne doit avoir que sept ou huit ans. Debout sur la pointe des pieds, il a bougé au moment du cliché : son visage se délaie dans un flou chimérique. Seul son œil droit reste perceptible.

Sur le dernier rang se sont étalés d'autres villageois ; quelques vieilles encore alertes qui n'auraient raté la noce sous aucun prétexte, des figures de San Catello puisque c'est a priori le nom du village. Un fanfaron appuie un bout d'épaule au chambranle du bar devant lequel ont été placés les convives. Il croise ses mollets avec une arrogance démonstrative. Il grimace en regardant le photographe : il se croit drôle. Il l'était peut-être. Un curé à l'air gêné s'est posé au bout d'une des rangées d'invités, comme s'il voulait rester discret.

Un des trois garçons, celui d'une dizaine d'années, défie l'objectif avec la même arrogance que son père. Il s'est débrouillé pour se faufiler à côté d'une jeune madone qui n'a d'yeux que pour lui. Leur complicité est évidente. L'adolescente est d'une beauté incroyable, d'une grâce qui a passé le siècle sans s'altérer... 1908 : la date est griffonnée au crayon derrière le tirage sous l'embossage du nom du photographe, une enseignante réputée de Bergame. Quelques taches jaunâtres ont mangé des visages, comme elles masquent le nom de l'établissement devant lequel les invités se sont rassemblés. Sans un courant d'air providentiel, j'aurais dû brûler cette tranche de vie retrouvée au hasard de mes rangements. Cet antique portrait de groupe sur papier grossier était plaqué au fond d'une boîte en carton, sous d'autres vues en noir et blanc plus récentes et sans aucun intérêt, destinées au feu.

Il y avait ce trou, au bord de la route. Pas vraiment un fossé, une simple roubine creusée par les pluies d'avril, une rigole masquée sous les herbes desséchées. À quelques pas du trou, deux hommes attendaient dans la poussière, deux silhouettes étrangères au paysage bousculées par le vent du soir. Le premier, un petit homme gras, s'agitait autour de l'extravagante machine. L'autre, à l'allure noble, scrutait les cailloux du bas-côté, sans y trouver un réel intérêt.

Un noble et un gros. San Catello ne connaissait ni nobles ni gros. Seuls quelques humains maigres et rustiques, aux corps déformés par les tâches agricoles et racornis par l'usure du quotidien, peuplaient ces vallées reculées, territoires perdus du nord de la péninsule.

« *Commendatore! Dio mio, Commendatore! Vergogna! È una vergogna!* »

Le petit gros pérorait. Il invoquait le seigneur, son fils, ses apôtres, ses saints, ses vierges connues, ses madones oubliées. L'autre, l'homme à l'allure hautaine, ne répondait rien à son comparse fébrile. Absorbé par son étude attentive des pierres du chemin, le noble restait muet. Songeur. Agacé, surtout. Sa montre à

gousset calée dans la paume gauche, il se contentait d'observer de temps en temps la place du soleil qui glissait vers un ouest blafard, l'autre main en casquette pour protéger ses yeux. Il grimaçait. La canicule estivale n'était pas la seule cause à son expression contrariée.

« *Signor Commendatore?* »

— Quoi encore, Beppe? »

Beppe s'était résigné à calmer ses déambulations frénétiques et inutiles. Il se focalisait enfin sur l'ornière, cause de tous leurs problèmes.

« Qu'est-ce qu'on fait, *signor Commendatore?* »

— Qu'est-ce qu'on peut faire, Beppe? »

Les deux hommes se maudissaient. Beppe enrageait d'avoir accepté cette promotion au sein de son administration, source de contrariétés prévisibles. Mais le poste était tellement valorisant : conduire un représentant patenté du ministère au volant d'un véhicule flambant neuf ! Il n'avait pu refuser. Le *signor Commendatore*, lui, enrageait d'avoir accepté un chauffeur originaire de Boscoreale sans vérifier au préalable que ce bourg au nom plaisant n'était qu'une bourgade perdue sur les pentes du Vésuve, à quelques kilomètres de Naples. Lui, l'ingénieur lombard, mené à travers les routes du royaume par un Napolitain !

« *Magari non ti hanno mai detto che il dito è all'estremità della mano?* Personne ne t'a jamais montré que le doigt est à l'extrémité de la main ? *Sei un stronzo, Beppe!* Tu es un con, Beppe ! »

L'ingénieur avait articulé son verdict sans appel, aussi sérieux que Sa Sainteté Pie X dans son homélie

pascale. Il s'était aussitôt replongé dans ses observations géologiques, laissant le pauvre Napolitain à son plus grand désarroi. Planté au bord de la chausse-trape assassine, le chauffeur venait de perdre sa limousine... et sa crédibilité.

Aux premiers vrombissements, Lucio, Toma et Marzio s'étaient échappés de l'aire de battage pour dévaler le champ de l'Albinos, intrigués par cette vibration inconnue, ce vacarme pétaradant. Quelques incidents sonores perturbaient le cours monotone de la vie dans la vallée : les rares hurlements du couple de loups qui nichait vers le col de Montemezzo, les grincements de la carriole de l'étameur, parfois le cri de l'aigle royal au-dessus des alpages, parfois le fracas de quelque pan de montagne instable qui s'échappait en éboulis vers les torrents, parfois le râle des ânes abandonnés trop longtemps à leurs piquets. Jamais un tel grondement continu. Mais tous ici savaient que de telles merveilles existaient. Marzio avait découpé une gravure dans l'*Almanach*, trésor inestimable volé dans le capharnaüm du marchand de tabac. On y voyait Alberto Santos-Dumont au volant d'une Mercedes disputant une course acharnée dans un désert de caillasses du sud de la France, survolé par un aéroplane léger. Cette image idéalisée du « meeting de Provence de 1905 » laissait fantasmer sur cette incroyable invention à quatre roues mais aussi sur l'avion, autre incroyable invention qui pouvait s'élever dans les airs comme un colibri et planer comme les éperviers. Et aussi sur ce drôle de pays lointain, la France. Marzio

imaginait une immense étendue austère et parsemée de galets, comme sur l'illustration imprimée. Il gardait précieusement l'image dans sa boîte à secrets, cachée sous sa paillasse. Il en rêvait. Il se voyait, les cheveux dans le vent, accroché au volant de sa Torpédo Mors RX, en concurrent acharné de Santos-Dumont. Les discussions des trois frères s'étaient souvent enflammées sur les véhicules à traction automobile. Le sujet prêtait à controverse, phénomène considéré d'une futilité totale par les vieux du village. Le chœur antique de San Catello se répandait avec dédain en flattant la croupe des mules ou en ferrant les chevaux de trait : « L'automobile?... *Una stronzata!* Une belle connerie, ça marchera jamais. »

Une automobile était bien là, immobilisée sur le chemin d'accès au village, à la lisière du champ des Frêles. Les anciens avaient raison : ça ne marchait pas. L'énorme masse de ferraille, de caoutchouc et de cuivre était figée, incapable d'avancer du moindre centimètre, sa roue arrière droite enfoncée dans une ornière vicieuse.

« Au lieu de rester plantés comme des chèvres, venez plutôt nous aider! »

Beppe le Napolitain fulminait. Toma ricanait. Comme toujours dans les situations les plus tendues, le benjamin était secoué d'un spasme un peu ridicule. Lucio et Marzio observaient avec curiosité la déroute mécanique des deux étrangers. Le chauffeur s'adressa à Lucio, l'aîné, comme on sermonne un domestique pusillanime.

« Va chercher les hommes du village. On ne va pas faire attendre plus longtemps *il signor commendatore!*

— Oui, Votre Éminence! »

Le noble s'agaça du titre prestigieux attribué à son chauffeur. Mais un tel équipage était tellement improbable sur les chemins de San Catello... Même si Beppe était un imbécile, il apparaissait comme un archange, une personnalité inconnue entourée de l'aura imprescriptible de messenger de la modernité. Toma, timide, ricanait toujours mais n'avait pas bougé. Malgré le ton sec du Napolitain et l'urgence de sa mission, l'aîné des Belonore n'arrivait pas à s'éloigner de la voiture embourbée. Son frère cadet, Marzio, était déjà à côté de la carrosserie, fasciné par les sièges en cuir, par le volant en bois verni, par la tôle rutilante. Beppe s'était posté en bouclier entre sa voiture et les doigts maculés qui menaçaient son outil de travail prestigieux.

« *Non si tocca!* On ne touche pas, jeune homme!

— Pourquoi? C'est fragile?

— On ne touche pas parce que c'est une voiture du ministère!

— Et ça se touche pas, les voitures des ministères?

— On ne touche pas, c'est tout... *Non si tocca, e basta.*

— Si on touche pas, comment voulez-vous qu'on vous sorte de là? »

Beppe transpirait à grosses gouttes. Il avait déjà passé trois fois le chiffon qui lui servait à astiquer les lanternes sur sa figure sans relief. Deux raies de cambouis lui barraient le front. Il essayait de faire preuve de malice mais n'en avait aucune. L'ingénieur s'amusa de la confrontation. Son piètre chauffeur avait le verbe hésitant:

« Heu... Je ne sais pas... Je... Je ne sais pas comment... Mais il va falloir nous sortir de cette trappe. »

Marzio en profita pour gagner du terrain. Ses godillots crottés n'étaient plus qu'à une foulée du marchepied.

« Alors, il va falloir toucher. »

Une intervention abrupte assenée par une voix de stentor brisa la magie de la rencontre.

« Non! On n'y touche pas! »

Volturmo, à la volée! Il était là, sorti de nulle part. Il défiait les nouveaux venus :

« Donnez-moi une seule bonne raison. »

Sa stature dominait la scène. Perché sur un monticule au-dessus du chemin, Volturmo trônait. Personne ne l'avait vu arriver. Son regard de rapace scrutait jusqu'au fond des âmes. Comme toujours. Le chauffeur avait détourné ses yeux, trouvant soudain à besogner au nettoyage des roues de son carrosse inutile. À peine reconnu le timbre de la voix du père, Marzio avait reculé de trois pas. Toma avait interrompu son ricanement stupide. Et Lucio n'en menait pas large.

« Donnez-moi une seule bonne raison de vous aider! »

Volturmo Belonore avait toujours considéré les citadins comme des lépidoptères, une espèce d'insecte inutile et encombrante, un parasite dangereux. Il n'avait que faire de cette tonne d'acier sophistiquée. Il pouvait sans frémir chasser les deux étrangers à coup de botte dans le cul et se débarrasser de l'encombrant dans le fossé jusqu'à ce que la rouille

s'en empare et que les fougères l'avalent. L'ingénieur soutenait la confrontation. Volturmo ne montrait aucun sentiment :

« Alors ? Une seule bonne raison donnez-moi, vous deux ? »

L'ingénieur ne répondait rien. Mais il ne lâchait pas des yeux ce nouveau venu à la carrure imposante, comme s'il étudiait les moindres recoins de cette personnalité rustique. Le vent du soir forçait, soulevant quelques volutes de terre qui donnaient à la silhouette du patriarche Belonore une allure dantesque. Sans oser l'affronter, toujours courbé sur les rayons d'une roue, Beppe tenta une réponse.

« On nous attend à Bergame ce soir.

— Et alors ?

— Alors c'est une bonne raison. Non ? »

L'ingénieur réfléchissait, comme concentré sur un problème de logique mathématique. Il anticipa sur la réaction de Volturmo Belonore :

« Non. C'est un prétexte, Beppe ! Pas une bonne raison. »

Le chauffeur se décomposa face au revirement de l'ingénieur. Que faire devant ce manque de solidarité de son supérieur hiérarchique ? Se taire ? Argumenter ? Bavarder ? Embrouiller tout le monde avec des mots fumeux, à la napolitaine ?

« Mais, *signor Commendatore*, on nous attend ! »

Volturmo s'avança vers l'équipage. Il détaillait avec attention le costume de prix de l'ingénieur, sa chemise immaculée au col raide, sa cravate sophistiquée, ses guêtres ouvragées. Il jubilait. Deux gibiers rares

s'étaient pris dans ses filets. Une fois campé devant le radiateur où un Alfa calligraphié en cuivre annonçait la marque de l'automobile, Volturmo s'adressa au chauffeur :

« Vous ne serez jamais à Bergame ce soir. Même avec votre machine à enfumer les bons chrétiens. Donnez-moi une seule bonne raison pour qu'on vous aide à sortir votre catafalque de ce trou. Sinon, disparaîsez de ma vue. »

Alors l'ingénieur s'accroupit, ramassa au bord du chemin un galet grisâtre et fendu. Il extirpa une paire de bésicles, la fixa sur son nez busqué, fit tourner le caillou près de ses yeux. L'ingénieur scrutait les détails avec un sourire franc, le sourire d'un explorateur qui vient de découvrir une terre vierge. Il lança la pierre à Volturmo qui la rattrapa au vol.

« Vous voyez ces reflets ? Ces brillances ? Vous savez ce que c'est ? »

Le père Belonore n'observait pas le caillou qu'il serrait entre son pouce et son index. Il ne détaillait que les traits de l'homme en face de lui, ce nez busqué, ces pommettes hautes, ce front haut et bombé. Il analysait la moindre grimace, le moindre tic. Il ne se laisserait pas abuser, encore moins par un lépidoptère mondain. Mais il ne détectait aucune malice dans le regard clair de l'ingénieur. Beppe, épaté par la découverte, avait mis un terme à son nettoyage frénétique de la roue avant-droite de l'Alfa Roméo. L'ingénieur reprit la pierre dans la main de Volturmo avant d'y pointer quelques détails avec l'ongle de son auriculaire.

« Là, nous avons des traces de pyrite. Vous savez ce que c'est ? C'est du sulfure de fer. Et là, de la sidérite... Du carbonate de fer. »

Volturmo Belonore n'avait jamais entendu parler du sulfure de fer. Ni du carbonate de fer. L'ingénieur ramassa un autre caillou, un de ceux arrachés par les frottements de la roue dans l'ornière.

« Et sur celui-là, nous voyons très clairement des traces de galène. La galène, c'est du plomb argentifère. Vous vous rendez compte ? »

Volturmo faisait tourner ses méninges à toute allure. Il avait peu d'éducation, peu de culture, mais l'instinct aiguisé des hommes de la montagne. Volturmo fit le tour de l'automobile, regarda le champ qui courait jusqu'au torrent, fit quelques pas avant de ramasser une autre pierre qu'il porta vers ses pupilles. Un drôle d'éclat doré attira son attention. Il tendit sa découverte à l'ingénieur qui grimaça :

« Ne vous fiez pas aux apparences... Cette pierre-là n'a pas grand intérêt. C'est aussi de la pyrite. Et vous savez comment on surnomme la pyrite, souvent ? »

Volturmo ne savait pas. Volturmo n'avait aucune notion de géologie. Il ne connaissait même pas le mot. Il laissa la parole à cet homme à l'allure noble, ce savant venu miraculeusement se perdre sur ses terres.

« On l'appelle : "l'or des fous"... »

L'ingénieur laissa s'installer un silence théâtral puis il montra du doigt le champ des Frêles :

« ... Ce champ-là ? Il est à vous, je suppose ?

— Comment le savez-vous ?

— Vos fils... Car ces trois garçons sont vos fils, je présume? »

À cette question, Volturno ne répondait jamais. La réponse était limpide. Mis à part ses cinq drôles grains de beauté sur le front et sa timidité, Toma était une reproduction à l'identique du patriarche. À quinze ans, Lucio était déjà voûté, comme accablé par ses responsabilités d'aîné de la fratrie. Les couleurs de ses yeux et de ses cheveux étaient celles de sa mère, mais un étrange mimétisme avec Volturno accompagnait la plupart des gestes de son quotidien, à part peut-être cette marotte de ne jamais nouer les lacets de ses godillots. Aux dires des commères du village et de leurs larrons, Marzio, le second fils, avait le même regard de félin, la même allure volontaire que son géniteur. La mauvaise cicatrice qui barrait sa joue gauche n'altérait pas la ressemblance. Volturno ne parlait jamais de sa famille, jamais de ses enfants. Ils lui appartenaient, ils étaient sa tribu et cela ne supportait aucun commentaire, juste du respect. Un doigt pointé vers le champ de l'Albinos, l'ingénieur poursuivit son raisonnement :

« ... Vos fils sont restés à piétiner là pour nous observer. Ils n'auraient jamais saccagé un pouce du champ dans lequel nous nous sommes embourbés. Par contre, à votre réaction courroucée, je suppose que celui où nous sommes coincés est le vôtre. Et puis, ce caillou, vous êtes allé le chercher dans votre champ à vous, pas dans un autre... »

Volturno dévisageait *il signor commendatore*. Quel diable d'intelligence, ce noble de la ville! Il le laissa terminer sa démonstration sans dire un mot.

« ... Si ce champ est bien à vous, vous avez une fortune sous vos pieds, Monsieur. Monsieur ?

— Belonore. Je m'appelle Volturmo Belonore !

— Et si vous vouliez une bonne raison, monsieur Belonore, en voilà une : notre automobile immobilisée ici va considérablement vous gêner si vous vous attaquez à l'exploitation de votre patrimoine minéral. »

L'ingénieur lança une des précieuses pierres, que Marzio rattrapa au vol. Après quelques secondes de silence, le père se tourna vers son aîné, l'air grave :

« Lucio ! D'abord, attache tes lacets. Ensuite va chercher la mule de ce crétin de Pinolo. Et pas un mot sur les cailloux. »

Lucio remonta comme un furet à travers les herbes hautes du champ de l'Albinos. La mule débarqua sur le chemin quelques minutes plus tard, escortée par une partie des hommes et des enfants de San Catello, ce crétin de Pinolo Guardi en tête du convoi. Les femmes, elles, n'avaient pas de temps à perdre avec ces futilités : les étés sont courts et les occupations vitales innombrables. Un coup de ceinture sur la croupe de la mule suffit. D'une ruade, l'automobile fut extirpée du piège, devant son chauffeur atterré. Dans un sinistre grincement, les sangles de l'attelage tordirent les tiges-supports des phares. Vue de devant, l'Alfa Roméo semblait loucher. Le véhicule caricaturait étrangement Gigi Guardi, l'unique fils de Pinolo Guardi. Le pauvre garçon était atteint d'un strabisme qui en avait fait le souffre-douleur des gamins du village.